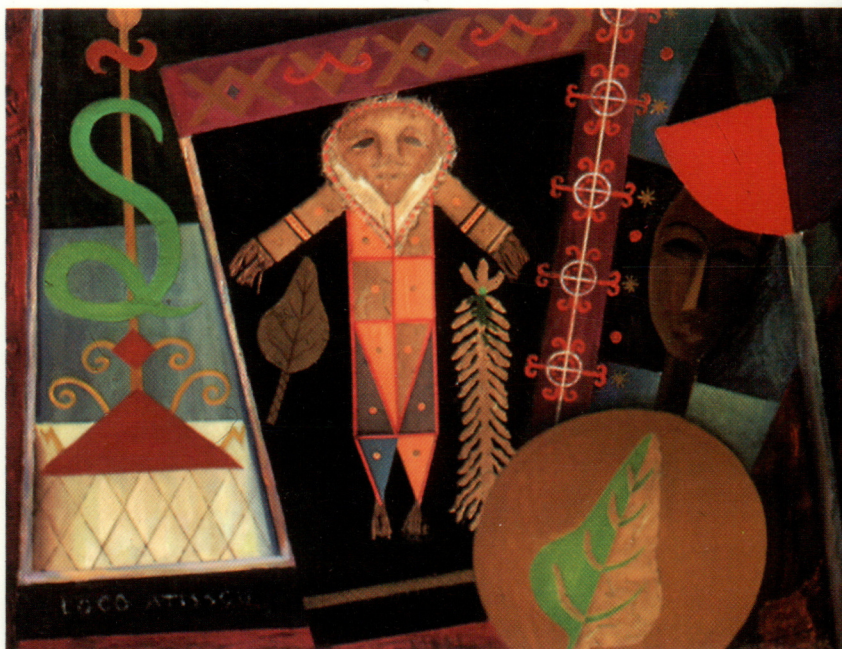


DIEUX EN EXIL

**SIMONNE
HENRY VALMORE**



au Vif du Sujet

GALLIMARD

Extrait de la publication

Ba ti-ich ti-ich Alfonsin épi Valmò
Aux arrière-petits-enfants d'Alfonsine et de Valmore

Je fus averti une nuit qu'il y avait dans sa case un nègre qui se mêlait de médecine. J'y fus aussitôt dans le dessein de le faire châtier et de le chasser. Mais étant proche de la porte je m'arrêtai pour voir, au travers des fentes et des palmistes dont la case était palissadée, ce qu'on y faisait. Je vis la malade étendue à terre sur une natte. Un petit marmouset [une idole] de terre, à peu près semblable à celui que je brisai au Macouba, était sur un petit siège au milieu de la case, et le nègre, prétendu médecin, était à genoux devant le marmouset et semblait prier avec beaucoup d'attention. Un peu après, il prit un couÿ, c'est-à-dire une moitié de calebasse où il y avait du feu, il mit de la gomme dessus et encensa l'idole. Enfin, après plusieurs encensements et prosternations, il s'en approcha et lui demanda si la négresse guérirait ou non. J'entendis la demande mais je n'entendis pas la réponse. La négresse qui était la partie la plus intéressée et quelques nègres qui étaient plus voisins que moi l'entendirent et se mirent aussitôt à pleurer et à crier.

J'enfonçai la porte dans ce moment et j'entrai et, comme j'avais avec moi le raffineur de la maison, le commandeur nègre et cinq ou six autres qui avaient vu et entendu comme moi ce que je viens de dire, je fis saisir le sorcier, et quelques-uns des spectateurs qui n'étaient pas de notre habitation. Je pris le marmouset, l'encensoir, le sac et tout l'attirail, et je demandai à la négresse pourquoi elle pleurait. Elle me répondit que le diable avait dit qu'elle mourrait dans quatre jours et qu'elle avait entendu la voix qui était sortie de la petite figure. Les autres nègres affirmaient la même chose. Je leur dis pour les désabuser que c'était le nègre qui avait parlé en contrefaisant sa voix et

que, si le diable eût été là pour lui répondre, il l'aurait aussi averti que j'étais à la porte pour le prendre.

Cependant, je fis attacher le sorcier et lui fis distribuer environ trois cents coups de fouet qui l'écorchèrent depuis les épaules jusqu'aux genoux; il criait comme un désespéré et nos nègres criaient grâce pour lui, mais je leur disais que les sorciers ne sentaient pas de mal et que ses cris étaient pour se moquer de moi. Je fis apporter un siège, j'y mis le marmouset devant lui, et lui dis de prier le diable de le délivrer de mes mains, ou d'emporter la figure, et comme il ne faisait ni l'un ni l'autre, je le faisais toujours fouetter à bon compte. Nos nègres qui étaient tous rassemblés tremblaient et me disaient que le diable me ferait mourir, et ils étaient tellement prévenus de cette folle imagination que je ne pouvais les en faire revenir, quelque chose que je pusse leur dire.

A la fin, pour leur faire voir que je ne craignais ni le diable ni les sorciers, je crachai sur la figure et la rompis à coup de pied quoique j'eusse envie de la garder, je brisai l'encensoir et tout le reste de l'équipage et, ayant fait apporter du feu, je fis brûler toutes les guenilles du sorcier. Je fis piler les morceaux de la statue et jeter les cendres dans la rivière. Il me parut que cela rassura un peu nos nègres. Je fis mettre le sorcier aux fers après l'avoir fait laver avec une pimentade, c'est-à-dire avec de la saumure dans laquelle on a écrasé des piments et des petits citrons. Cela cause une douleur horrible à ceux que le fouet a écorchés, mais c'est un remède assuré contre la gangrène qui ne manquait pas de venir aux plaies. Je fis aussi étriller tous ceux qui s'étaient trouvés dans l'assemblée, pour leur apprendre à n'être pas si curieux une autre fois, et, quand il fit jour, je fis conduire le nègre sorcier à son maître à qui j'écrivis ce qui s'était passé, le priant en même temps de lui défendre de venir dans notre habitation. Il me le promit et me remercia de la peine que je m'étais donnée et fit encore fouetter son sorcier de la belle manière.

Ce qu'il y a de fâcheux dans cette aventure fut que la négresse mourut effectivement le quatrième jour...

Révérènd Père Labat,
Nouveau voyage aux isles de l'Amérique,
1722.

1958, L'AUTRE BORD

*J'habite une blessure sacrée
J'habite des ancêtres imaginaires
J'habite un vouloir obscur
J'habite un long silence
J'habite une soif irrémédiable
J'habite un voyage de mille ans
J'habite une guerre de trois cents ans
J'habite un culte désaffecté*

.....
Ou bien j'habite une formule magique

*Aimé Césaire
Moi, laminaire*

Tous les chemins mènent à soi. De tous, l'émigration est peut-être le plus sûr pour y parvenir. Et l'aventure qui conduit un chercheur émigré à choisir un objet d'études relié à une meilleure connaissance de sa communauté d'appartenance est semblable à un jeu de vérité sur soi qui, inéluctablement, le mène au carrefour de deux voies : continuer à masquer toute une part de lui-même ou sortir enfin son « inconscient d'oubli » de la longue nuit du non-savoir sur soi. C'est en empruntant ce second chemin que je me risquai au voyage.

1980. Je dis, j'annonce que je pars vivre l'aventure au quotidien : enquêter à Paris sur les dieux de l'exil antillais. A l'époque, j'ignore tout, ou presque, de la religion, de la magie, de la sorcellerie. Je pars simplement d'une

interrogation : à l'heure où le marché de l'occulte envahit les métropoles, où Paris, Londres et New York se prennent d'un goût immodéré pour l' « inquiétante étrangeté », comment une communauté émigrée vit-elle son rapport au sacré, au magique? Et plus précisément, nous autres, Antillais, peuple émigré en passe de devenir diaspora, qu'avons-nous fait de nos dieux?

Les dieux déportés du Nouveau Monde^{1*}. Petits dieux montés à bord, cachés au fond des vaisseaux négriers sous forme d'effigie, de statuette, voire sans aucune forme du tout, simplement présents dans les cœurs. Dieux polygames qui furent prêts à toutes les stratégies de repliement, à toutes les métamorphoses, disposés à épouser les divinités catholiques pour échapper à l'oubli, au laminage. Ces dieux intrépides, errants, qui n'ont pas hésité à prendre la mer, auraient-ils eu peur du Boeing 747? Ont-ils renoncé à accompagner l'Africain lorsqu'il devient antillais et catholique à coups de sacrements martiaux, et qu'il se met en route, trois siècles plus tard, pour l'Occident chrétien?

Où sont passés les dieux? Nos dieux? Que sont-ils devenus? Seraient-ils là, échappés du voyage, dissimulés dans le béton des H.L.M.? Errent-ils dans la jungle des villes? Est-il bien vrai qu'ils ne sont que résidus, que « débris de rite, de mythe, de culte » selon le verdict d'Aimé Césaire?

*

Au commencement était l'exil. Au commencement était la magie.

L'exil est dans ma vie. Depuis toujours. S'il m'arrive à présent de m'en accommoder, de lui trouver quelque bonheur, il n'en fut pas toujours ainsi.

Je n'avais pas quinze ans quand je montai à bord du paquebot blanc.

Naître Antillais, c'est naître avec, pour héritage, le récit

* Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, page 235.

d'un long et terrible voyage. Il était une fois un vieux temps qui n'était pas formidable. Afrique, Gorée, Porte du départ. Les hommes, les femmes n'avaient pas demandé à quitter la terre de leurs aïeux pour aller vivre outre-mer en esclavage.

Être Antillais, c'est être un peu familier des allers simples, des retours provisoires. C'est connaître très tôt la précarité.

Quand je montai à bord du paquebot qui m'emmenait « définitivement » en France, je n'étais pas seule.

Être Antillais, c'est n'être jamais seul. Ce jour de septembre 1958, une tribu au complet ou presque prenait la mer. Père, mère, grand-mère et une rafale d'enfants. La servante n'était pas du voyage. Nous étions déjà douze. A partir tous ensemble, nous allions à contre-courant des usages – vieille croyance, vieille superstition liée à la crainte des naufrages. Nous ne pouvions pas de surcroît être treize et défier ainsi deux fois les dieux!

Être Antillais, c'est aussi, presque toujours, avoir un demi-frère. J'avais un demi-frère de dix ans mon aîné. Pour lui, la question du voyage ne se posait pas, ne se pose plus. La veille de notre départ, il avait souligné en riant son statut de Nègre marron* : « Quand on s'appelle Robin comme moi, on reste dans les bois. » En fait, il avait déjà connu une certaine forme d'exil : créole et Martiniquais par son père mais créole et anglophone par sa mère, il avait quitté « définitivement » son île natale, Sainte-Lucie, à l'âge de neuf ans.

En bas, sur le quai, ils étaient là : Robin, moqueur, qui chantonnait un air comme « Don't cry for me Madinina », et Francile, la servante au grand cœur. Ils étaient là avec les autres, venus aussi témoigner de leur lien de parenté.

« Ce n'est qu'un au revoir, mes frères! Adieu foulards, adieu madras! » Partir, c'est mourir un peu.

L'orchestre du bord gonfle la nostalgie. Francile s'essuie les yeux. Dommage! Elle aurait voulu partir en

* Pour les principaux termes créoles, voir le glossaire, page 233.

France. Dommage pour nous, les enfants, jamais rassasiés de ses histoires de revenants, de bêtes errantes, de métamorphoses. Francile s'essuie les yeux. Robin ne pleure pas, il hoche la tête, il sourit, il s'amuse. Il nous trouve plus ridicules que sublimes dans nos vêtements d'hiver. Oui, il faisait chaud cet après-midi-là et nous portions des vêtements de laine.

De quoi avons-nous l'air?

Étions-nous des émigrés?

En 1958, on ne parlait pas d'émigration. Pas encore ou déjà plus. C'était le temps des voyages fugaces tout auréolés de prestige. C'était le temps des rêveurs. Natifs d'outre-mer, et libres depuis seulement un siècle (1848 : abolition de l'esclavage aux Antilles françaises), nous nagions dans le bonheur depuis 1946. La France, terre promise, nous avait reconnus. Elle était devenue pour nous un point d'ancrage, nous qui nous perdions dans les branches de l'arbre généalogique : il y avait surcharge d'ancêtres – Caraïbe, Afrique, Europe, Inde. Pour ne pas tomber, le mieux était de ne plus penser à l'Afrique perdue, d'oublier les Indiens caraïbes ancestraux, exterminés, décimés, de laisser les Hindous à leurs affaires, et de nous en tenir au statut de 1946 qui confirmait la nationalité française. Et puisque nous étions français, nous avions, somme toute, un rêve bien légitime : rendre visite à l'Autre Mère, marcher dans ce pays de France qui, disait-on, n'avait jamais porté d'esclaves.

Jusqu'aux années 60, c'était encore le temps des voyages individuels. Les plus chanceux prenaient le bateau pour aller étudier au pays de Voltaire et de Rousseau. D'autres s'en allaient gaiement accomplir leur devoir militaire. Et, un beau jour, tous s'en revenaient au pays raconter la Ville Lumière des Années Folles, les bals coloniaux de l'après-guerre, le Bal nègre de la rue Blomet surtout ! Dans le 15^e arrondissement, s'étendait un véritable Harlem parisien : les Noirs étaient à la mode et s'offraient à la séduction des autres. On dansait le

shimmy, le charleston; et la biguine faisait fureur. Les premiers arrivants initiaient les nouveaux: « Quand on est noir, il faut être parfait. »

Martiniquais, on se tenait bien, on se disait roi, du moins le croyait-on.

Et les vieux Nègres sédentaires des mornes et des champs de canne à sucre se mettaient, eux aussi, à rêver de cerisiers roses, de pommiers blancs. Malgré la force du mythe, ne part pas qui veut. Aussi, de tout temps, y eut-il une autre forme de départ: le départ magique, réservé aux plus hésitants, aux plus déshérités. Tous n'avaient pas les moyens financiers, tous n'avaient pas la force psychique. Lorsqu'en dépit du bon sens, le désir d'aller tenter sa chance dans l'Autre Bord s'imposait, on s'en remettait aux dieux ou, plus exactement, à leurs médiateurs: les prophètes-pays qui ont nom séanciers, quimboiseurs, gadéfafé, vaillants, mentors, met a fé dam. Passés maîtres dans l'art d'apaiser les turbulences de l'âme, experts dans celui de lire les lignes du sacré et de deviner les secrets des cœurs, ces « vieux psychologues charmeurs de serpents », comme aurait dit Nietzsche, prenaient en charge le désir du consultant. Puisant dans le fond des croyances ancestrales, ils connaissaient les vieilles formules magiques qui exorcisent le malheur et les mauvais sorts des pays maudits: « *Fok ou janbé dlo.* » Il faut enjamber l'eau.

Partir, « *janbé dlo* », rejoindre l'Autre Bord. En Martinique, en Guadeloupe, aussi loin que remonte le souvenir, l'expression « *janbé dlo* » a désigné la Métropole. Mais, dans les temps immémoriaux, « *l'òt bò* » désignait probablement le continent mère, l'Afrique, la case-départ. Peut-être à cause de cette autre croyance des esclaves que les âmes des morts regagnaient les ciels de Guinée. On disait aussi que les zombies, les esprits, qui ont peur de l'eau, n'enjambaient pas l'Atlantique. On le dit toujours.

La parole magique n'appelait aucune réplique. Le can-

didat au voyage pouvait partir faire peau neuve en Métropole, délivré de toute culpabilité. Il avait l'autorisation, voire la bénédiction des dieux. Et ces Janus créoles consultés en secret se faisaient dieux-passeurs, maîtres-carrefours à l'instar des loas vaudous, de Legba, le dieu haïtien du destin.

Mais ce 6 septembre 1958, nous autres? Qui étions-nous? Des émigrés avant l'heure?

Sur le pont avant, l'aïeule hochait la tête. Elle connaissait le mot et la chose; elle avait déjà pris le bateau pour un long temps. En 1927, une centaine de femmes martiniquaises avaient obtenu un contrat de travail comme bonnes à tout faire et comme cuisinières. Elle fut du voyage. Au pays, on se pressa d'oublier cet épisode humiliant.

Serrés en boule de chagrin, déjà pétrifiés de nostalgie, nous étions tous pareils aux exclus, aux bannis de Brecht « prostrés dans l'angoisse, le plus près possible des frontières attendant le jour du repos », ou semblables aux Errants de Rilke, « hâtés, pressés, précipités très tôt ». Sur le pont avant, il y avait un bébé de trois mois que nous bercions à tour de rôle. Ce n'est pas mon enfant, c'est ma sœur : la dernière-née de la tribu martiniquaise. Que sera la Martinique dans sa vie? Un rêve, un cauchemar?

Plus tard, on lui dira. On lui racontera. Saint-Georges-de-l'Espérance: une commune déshéritée de Fort-de-France, un lieu-dit sans eau courante. C'est là que nous vivions. La maison, faite de pièces rapportées, de blocs juxtaposés, était totalement antillaise. A l'intérieur, des mondes, des univers multiples. Plus tard, on lui dira. L'heure n'est pas encore aux récits du passé. Silencieux, nous regardons, nous écoutons le paquebot larguer les amarres. Parmi nous, les enfants, certains auront la mémoire encombrée de chaque détail, trop de mémoire. D'autres seront amnésiques. Mais tous, avec ou sans détours, poseront un jour ou l'autre la question au père : « Pourquoi sommes-nous partis si vite, si tôt? Y avait-il

péril en la demeure? Annonce d'éruption volcanique, vents de cyclone levés? »

Une maison, un jardin grouillant de monde. Nous menions, je crois, l'existence ordinaire d'une famille bien enracinée dans son pays. L'activité politique du chef de famille – son appartenance au parti communiste – n'était un secret pour personne; mais la Martinique de 1958 ne pratiquait pas la « chasse aux sorcières ». Pas encore : en octobre 1960, le préfet sera autorisé à déplacer d'office tout fonctionnaire dont le comportement était susceptible de troubler l'ordre public. Et il ne s'en privera pas. Pourquoi être partis si vite, si tôt?

Le 6 septembre 1958, on ne dit mot. Les adultes n'en mènent pas large. Un père rêveur qui songe à une ville perdue : aux dernières élections municipales, ses amis communistes se sont fait battre et ont perdu Fort-de-France. Une mère qui ne dit pas son regret du pays mais qui parle de sa tante Esther qui lui a servi de mère pendant les sept années parisiennes d'Alphonsine, sa propre mère.

Étrange traversée de nuit.

La grand-tante Esther était pour nous une femme mythique. A la sortie des classes du Pensionnat colonial, c'est chez elle, dans la salle à manger-salon de son auberge *La Fée Culina*, que j'attendais mes frères et sœurs. Nous la voyions tous les jours et, rituellement, deux ou trois fois l'an, elle venait nous visiter à Saint-Georges-de-l'Espérance. En fait, elle venait surtout voir ses affaires chez le Maître Affaire des Ames dont la case-chapelle, invisible aux yeux des passants profanes, était contiguë à notre arrière-cour. En y repensant, notre maison devait être pour Esther la salle d'attente du vieux séancier.

Étrange traversée de nuit. A bord, nous apprenons que Malraux, mandaté par de Gaulle, fait route vers la Martinique pour savoir « si oui, si non » : quelle serait la réponse des Martiniquais au référendum? Dans les temps

d'angoisse, d'incertitude, on se raccroche à des petits riens. Pour lutter contre la perte et l'oubli. Je ne quitte jamais la cabine sans un sac de toile qui contient papier à lettres et photographies. Et l'aïeule, la seule à ne pas regretter la Martinique, nous fait reproche d'aller nous ancrer en Provence et non à Paris. Me voyant transporter mon barda, elle me marque de sa parole prophétique : « *Ou sé an "juif errant" mafi!* » – vous êtes un juif errant ma fille.

*

S'il y eut péril en la demeure, je ne saurais le dire. Ce qu'on peut dire à coup sûr, c'est que 1958 ne fut pas une année sans histoires. Ni aux Antilles ni ailleurs.

La Martinique se mourait. Les ouvriers agricoles jetaient leurs coutelas. Tout le monde voulait quitter la canne. L'industrie sucrière était en crise. Du côté de la Ville Manifeste (la politique), c'était la fin d'une époque. Depuis qu'en 1956, Aimé Césaire, figure de proue de la gauche, avait quitté le Parti communiste martiniquais, le bateau naviguait à vue, cherchant de nouvelles « armes miraculeuses ». Désarroi. Ceux-là mêmes qui votaient en 1946 la loi d'assimilation à la Métropole remettaient leur choix en question. La génération montante commençait à demander des comptes. Les fils de la départementalisation interrogeaient les pères, cherchaient du côté de la Caraïbe en effervescence.

Si Haïti, première république noire, et ses tontons macoutes repoussaient, Cuba où triomphait la rébellion castriste, le Brésil où s'installait un gouvernement de gauche brillaient comme des phares. Pour brouiller encore les cartes, voilà que de l'Afrique qu'on avait crue perdue pour toujours parvenaient des nouvelles très troublantes : les anciennes colonies françaises réclamaient leur indépendance. Et, en 1958, la France était en guerre avec l'Algérie.

1959, année funeste.

Comme prévu, la tribu s'est amarrée dans un port du bord de la Méditerranée. Malgré le soleil, la mer et une maison aux volets verts, elle n'en finit pas de mesurer le chemin parcouru. Le moindre accident de chauffage donne la hauteur du déracinement. Chaque jour est un apprentissage à une vie sans mode d'emploi. La quotidienneté à la française, même en Méditerranée, paraît faite de chausse-trapes, de pièges. Apprentissage de la différence. Il convient de bien se tenir chez les autres. Alors, dans la maison, les chants se font plus rares. Mère et grand-mère bricolent une cuisine métissée, la pomme de terre remplace l'igname, et elles s'exercent à parler français pour les gens de l'extérieur. En vain. Leur langage garde obstinément le rythme et les images d'un autre monde. Le facteur provençal le dit et demande pourquoi nous n'avons pas tous les douze la même couleur. La mère réplique : « C'est comme ça chez nous; mais vous avez raison, ici j'en vois de toutes les couleurs! » Pour nous, les enfants, les soirs d'hiver manquent de charme. Francile, la servante de Saint-Georges-de-l'Espérance, n'est plus là pour nous conter des histoires de sorciers changés en chiens.

Décembre 1959. La vieille T.S.F. devance le facteur et les nouvelles ne sont pas bonnes. La Martinique s'enflamme. Un banal incident entre conducteurs, un Métropolitain et un Nègre, dans une rue de Fort-de-France, est devenu une affaire d'État. C'est l'explosion. La ville est « *ozabwa* », le pays est en émoi. Un volcan a éclaté. Les premiers vents d'un cyclone qui aura nom BUMIDOM se sont levés. La télévision en noir et blanc n'en parle pas. Mais on sait : l'affaire est grave. Il y a mort d'homme : trois pendant ces événements. Place de la Savane, la jeunesse révoltée manifeste, demande l'expulsion des C.R.S. Serait-ce un jour de réveil national? L'indépendance? Le mot mal enterré de l'histoire antillaise circule à nouveau, au pays et ailleurs. Les Antillais de l'Autre Bord s'inquiètent. La communauté émigrée

de la région Marseille-Toulon, alertée, cherche à comprendre. Quelques-uns viennent aux nouvelles chez nous.

L'affaire est grave, et nul ne s'y trompe. Masqué sous l'apparence du racial, le politique refoulé, occulté, a refait surface. D'Alger où il mène une autre bataille, Franz Fanon salue dans cet événement « le début de la rébellion antillaise ». Pressé de prendre les devants, le pouvoir métropolitain se fait voyant lui aussi et trouve la solution miracle pour neutraliser une jeunesse par trop disponible et imprévisible. Puisqu'ils ne savent pas se tenir dans leur île, dehors! Qu'ils s'en aillent! Qu'ils viennent servir la France!

L'exode d'un peuple est en marche.

Conçu en secret au lendemain de ces nuits funestes de décembre, l'acte de naissance sera rendu public en 1962. Le BUMIDOM, ou Bureau pour les migrations intéressant les départements d'outre-mer, sera créé pour remplir une mission précise : faciliter les départs, orchestrer la mise en place du futur prolétariat noir de la fonction publique. Pas de résistance. Ils partiront sans se faire prier. Sans méfiance aucune, ils prendront le billet aller simple. Trop pressés qu'ils sont de s'engouffrer dans ce nouveau rêve qui vient les chercher outre-Atlantique. Les vieux Nègres des mornes et des champs de canne, les paysans sans terre vont pouvoir « partir pour France ». Tout le monde veut connaître la Métropole. Même les sorciers, les plus « *natifs natal* » des « *natifs natal* », les prophètes-pays! Les moins rêveurs prévoient qu'on aura bientôt besoin d'eux dans l'Autre Bord et se préparent à leur tour à enjamber l'eau. Tant pis pour les zombies peureux.

Un autre mythe est né, mythe des Temps modernes : le mythe de la France Eldorado qui vient renforcer le mythe précédent, toujours vivant, celui de la France Mère patrie, terre de liberté. Par vagues, par brassées, par « marée noire », ils partiront, ils rempliront les bateaux. Et lorsque le monde sera devenu moderne, quand le

Boeing remplacera le paquebot négrier vieilli, ils suivront le mouvement, peuple de « plane people » mieux loti que les « boat people » haïtiens. Moins rêveurs, plus clairvoyants, les fervents du réveil national tenteront à coups de slogans et de meetings d'arrêter cette hémorragie qui va saigner à blanc l'outre-mer. En vain. Ils prêcheront dans le désert.

Sur les bords de la Méditerranée où nous sommes réfugiés, le siècle martiniquais nous rattrape. Lettres et journaux sont de plus en plus bavards. Au jour le jour, nous suivons le mouvement. Désormais, quoi qu'il advienne, nous serons toujours à jour. Et cette même année 1959, la nostalgie qui nous avait laissés sans voix et malades en secret va maintenant se dire publiquement à travers le chant créole d'un grand poète martiniquais.

Dans la maison aux volets verts, nous avons un invité de marque. Gilbert Gratiant n'était pas véritablement étranger à la famille. A travers l'admiration pudique du père, nous nous étions fait une idée de lui : il ressemblait à un Brésilien, il avait une vision prophétique de l'âme métisse des Antillais. Issue droit du mythe, la présence de cet homme précipité très tôt lui aussi de son pays ne pouvait être que magique. Elle le fut. Nous étions tous sous le charme. La grand-mère tout attendrie par la douceur et la gentillesse de ce Grand Grec qui s'adressait à elle en créole. Comme il avait apporté des diapositives en couleurs, on s'est empressé de trouver une salle, un écran et une lanterne magique. La nouvelle a circulé aussitôt : « Le poète vient de Paris pour nous parler de la Martinique. » Et toute la communauté est venue en famille voir et entendre l'homme qui présenta la célèbre revue *Luciole*² et qui fut l'un des premiers à écrire en créole.

Au premier rang, les Anciens ont pris place. Ceux-là mêmes qui l'avaient connu à Fort-de-France au *Manicou volant*, un café réputé où se réunissait la jeunesse poétique de l'époque. La communauté l'écouterait avec passion parler des capresses, des békés, des chabines, coulis,

mulâtres et multiples races qui font la bigarrure du peuple martiniquais. On l'écouterà avec sérieux rappeler les croyances légendaires aux zombies, aux morts qui voyagent. Nous l'écouterons avec ferveur dire la nostalgie. Modestement, il a demandé aux enfants de lire ses poèmes. Le poète parti, resteront dans notre mémoire quelques vers attardés, comme un écho, comme une trace. « Les zombies, maman, c'est chose vraie? – *sa vré, sa vré, ich mwen* » – c'est vrai, c'est vrai mon enfant.

Autre expérience de la route, il y aura rencontre avec la parole politique. Poussée sans doute par le désir de pousser l'exil plus loin, de boire la tasse jusqu'à la lie, j'avais quitté la tribu et les bords de la Méditerranée en 1963. Avant Paris, escale à Lyon. Le temps de rencontrer ceux qui disaient « non au BUMIDOM bidon », non à la traite silencieuse. Ensuite et surtout Paris. Paris, l'exil sans masque.

Le sentiment souvent insoutenable d'être dissociée d'un ensemble, la certitude d'être irrémédiablement séparée du clan océanique. La Méditerranée me parut comme l'antichambre du déracinement. Je vivais la perte des rituels, l'absence de repères. A Paris, il n'y a pas de Bonne Mère. Je vis la Ville comme la voient des milliers d'immigrés qui n'ont pas vraiment choisi leur exil. Comme la voient des centaines de natifs d'outre-mer mal nourris de contes et légendes métropolitains. Sans cerisiers roses, sans pommiers blancs. Ciels bas, hivers qui s'éternisent. Devant moi, la foule des indigènes, muette, glacée. Et les autres qui vont à mon rythme et cherchent comme moi le code. Et d'autres qui commencent à tanguer, à dériver. Les grands ciels sont sans pitié. Seuls restent ceux qui trouvent la boussole. Moins doués pour l'exil, les autres seront chassés de la lumière. La vue d'un Nègre baroque, cheveux blancs, peau décolorée par les hivers, effet-miroir de mon propre non-sens, ne m'apportait nul réconfort. Que faisait-il là, restait-il par choix ou par nécessité? Comment peut-on être noir, français et immigré à la fois?

SIMONNE HENRY VALMORE

DIEUX EN EXIL

« Nous autres, Antillais, peuple émigré en passe de devenir diaspora, qu'avons-nous fait de nos dieux ? Ces dieux déportés du Nouveau Monde, petits dieux cachés au fond des vaisseaux négriers, dieux polygames, prêts à toutes les métamorphoses pour échapper à l'oubli, dieux intrépides, errants, qui n'ont pas hésité à prendre la mer, auraient-ils eu peur du Boeing 747 ? Ou bien sont-ils là, rescapés du voyage, dissimulés dans le béton des H.L.M. ? »

Partie à la recherche de ces *Dieux en exil*, Simonne Henry Valmore a entrepris un long périple dans la magie antillaise à Paris, en Martinique et en Guadeloupe, en passant par Haïti et jusqu'à Dakar. Entre dorriss et zombis, dormeuses et quimboiseurs, rituels et ordonnances, plantes et parfums, elle a rencontré ces consciencieux sorciers que sont Elima la femme aux sept dons, Léopold le Grand Maître, Marie la Vierge noire et tant d'autres. Un voyage qui est aussi intérieur, réflexion sur l'émigration et quête d'identité auprès de déchiffreurs de rêves. Car s'ils n'avaient pas été noirs et pauvres, ne seraient-ils pas devenus psychanalystes ?

Simonne Henry Valmore est ethno-analyste. Elle vit à Paris après avoir quitté, en 1958, la Martinique, où elle est née.

GALLIMARD

Lois Mailou Jones Pierre-Noël : « Vévé Vaudou III ».
Extrait de *La peinture haïtienne* © Éditions Nathan, 1986.



9 782070 713783



88 XI A 71378

ISBN 2-07-071378-4

85 FF tc